

**Francine Allard à Claude Jasmin**  
**Claude Jasmin, écoute ce que je te dis!**

Francine Allard

Number 114, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14128ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Allard, F. (2007). Francine Allard à Claude Jasmin : Claude Jasmin, écoute ce que je te dis! *Moebius*, (114), 149–156.

Claude Jasmin, écoute ce que je te dis !

Bougre de Jasmin, tu n'as pas fini de faire parler de toi. J'ai appris qu'on est en train de te consacrer une biographie même si, comme tu l'avoues toi-même, on peut tout connaître en lisant tes romans.

J'ai écrit avec toi un livre d'entretiens (*Interdit d'ennuyer* publié chez Triptyque), et mon choix de t'écrire pourrait ressembler à de la complaisance. Et bien non. Tu m'as avoué l'autre jour n'avoir d'amis que parmi les gens de ta génération et je ne serais pour toi qu'une passade amicale, comme tant d'autres. Je suis donc fâchée contre toi. Mais je vais te dire ce que je pense tout de même, devant ton biographe qui, lui, est (heureusement) ton ami.

J'ai entendu parler de toi lorsque je me suis littéralement accrochée à *La Petite Patrie* qui a été, selon moi, avec *Le Temps d'une Paix*, le plus beau téléroman présenté à Radio-Canada. Je me suis frottée à toi en 1990 alors que tu refusais de participer gracieusement à une émission que je coanimais à la Télé-Université. Tu m'écrivais alors : *Je ne sais pas quel âge vous avez, mais vous perdez votre temps à tenter de me faire honte parce qu'un écrivain tend à être payé comme un plombier ou un électricien. Sachez, jeune femme, que de 1960 (La Corde au cou) à... récemment, j'ai donné et redonné maintes fois, gratuitement, pour écoles, collèges et autres clubs. Oui, c'est fini. Et oui, je suis payé quand j'accepte de faire la promotion d'un livre à Coallierle-gentil-clown ou ailleurs. Et tu signais : le simple secrétaire du peuple québécois (10-02-90).* J'aurais dû alors me le tenir pour dit et ne plus tenter de t'approcher. J'ai la tête trop dure pour ça.

Je t'ai surtout mieux connu quand je me suis mise à lire tes romans, plusieurs de tes romans, en ne perdant pas

de vue qu'une certaine critique te plaçait dans la catégorie du roman populaire. Et bien, elle s'est encore trompé, la critique.

Ton écriture est fleurie, comme l'est la croûte du brie de Meaux. Et toi tu es comme un camembert : la croûte dure autour, le cœur mou en dedans. Il faut te voir, grand-père, entourer tes petits-fils d'une affection rare, et les inciter à l'écriture et à la création. Eux aussi comblent leur papi de toute l'admiration dont ils sont capables. Beaucoup d'écrivains sont des personnages éthérés qui ne semblent n'avoir comme quotidien que le geste d'écrire. Toi, tu te baignes dans ton lac à *Sainte-Adèle-la-vaisselle*, discutes avec tes voisins, reçois des amis, t'occupes de *tes petites sœurs*, écris des tas de lettres d'opinion, te vantant de faire partie intégrante de cette société que tu n'accepteras jamais de laisser entre les mains des élus. Je sais moi que tu te fâches quand il le faut ; que tu te tais quand c'est nécessaire, mais jamais ne restes-tu indifférent.

Voilà ce qu'on retrouve dans tes romans. L'amour pour les ancêtres, la chaleur de ta jeunesse quand ton père Édouard tenait ce petit restaurant dans sa chère Petite Patrie. Chez toi, la femme aime intensément. L'homme, orgueil de lion, grogne un peu, tire les griffes vers ses ennemis, puis se rabat sur ses valeurs démocratiques. Tu dois admettre que tu es un bloc transparent. Il n'y a rien dans ton œuvre qui soit à l'encontre de ce que tu es vraiment. Tes personnages sont plus grands que les vrais et tu leur donnes des prénoms si proches de la réalité que tu ne peux tromper personne ! Édouard devient Edmond ; ta blonde Raymonde devient Rachel et Jasmin devient Jacquemin. Tu glisses le nom d'une vieille connaissance dans un roman, celui d'un ancien ennemi dans un autre. Tu serais en quelque sorte habité par tous ces gens qui sillonnent ta route.

Se sent-on voyeurs lorsqu'on lit tes œuvres ? Probablement. On y retrouve aisément ton monde, ta gang, tes prises de position politiques et sociales. Tu es un fier nationaliste qui a été trahi par le Parti québécois, pour tes idées pas très catholiques sur les Juifs d'Outremont, circonscription dans laquelle tu as brigué la députation.

Jasmin, ton œuvre appartient aux Québécois. Tu observes terriblement et passes tes semaines à lire tout ce que te propose la littérature québécoise ou française. La relève n'a aucune chance avec toi si elle croit dépeindre la famille éclatée, l'évacuation de la paternité, si elle pense attaquer les valeurs que tu as acquises en soixante-quinze ans de vie de quartier. Mais, farouche bibliophile, tu lis tout. Et si je le sais, c'est parce que tu prends le temps de produire une critique, parfois acerbe, de tous les livres qui te passent sous la dent.

### La Vie suspendue

Avec la vive intention de tout connaître de Jasmin, j'ai lu tous tes romans, et t'ai envoyé mes appréciations par écrit. Ainsi a-t-on pu voir se profiler des liens. Mon titre préféré est sans aucun doute *La Vie suspendue* que tu as publié chez Leméac en 1994. Une œuvre intense qui relate la vie et la mort de gens, des connus et des moins connus, des artisans de Radio-Canada où tu travaillais, et des membres de ta famille.

*La Vie suspendue* est du très grand Jasmin. On a droit à des petites chroniques hantées par la mort qui a créé dans ta vie de grands remous, des vides innommables, des réflexions touchantes. Même si tu as tenté de camoufler les personnages sous des prénoms semblables aux vrais, on ne peut s'empêcher d'apercevoir la réalité qui éclate ; on entend le narrateur hurler et on souffre avec lui. Mais si on accepte de se laisser imposer la fiction nécessaire à la lecture de cette œuvre, si riche en images fortes, on en ressort, je dirais, réfléchissant nous-mêmes sur notre propre existence. Ce qui n'est pas rien.

*Nous restons prisonniers, devenus adultes, de ce couple premier de la vie.*

*La Vie suspendue* m'a fait penser à un passage de mon roman *Les Mains si blanches de Pye Chang* (Triptyque, 2000) : *Les romanciers sont de parfaits menteurs. Ils cachent derrière des personnages fictifs, affirment-ils, les personnes qui ont fait d'eux les écrivains qu'ils sont devenus, bons et*

*surtout mauvais. Utilisant la fiction, les romanciers se mentent à eux-mêmes. / Les romanciers peuvent régler leurs comptes en laissant leurs personnages s'égratigner entre eux. / Il est très difficile d'être un véritable écrivain quand ta famille te surveille du coin de l'œil. Aux aguets, elle ne désire surtout pas se reconnaître dans tes livres. Alors, je dois moi aussi mentir. L'écrivain qui ne ment pas est détesté par sa famille. Ou alors, il doit constamment rassurer: ce personnage, il te ressemble, mais ce n'est pas vraiment toi.*

Toi, tu écris sous les oripeaux de ton narrateur. Ne nie pas, je t'ai reconnu: *Je voudrais vieillir en beauté. Je m'y exerce. Je suis déformé par mon ex-métier d'observateur critique et les actualités me révoltent encore, m'indignent.*

Il y a dans *La Vie suspendue* un courage exemplaire de l'écrivain beaucoup plus que le besoin de régler des comptes. L'écriture y est fluide et riche. J'ai apprécié surtout la mort du père, celle de la mère et l'image déchirée (la fille). Que d'évocations, mon Dieu! Que d'images qui nous aspirent vers le réel, que d'impressions d'avoir vécu ces relations tendues. En lisant ce livre, j'ai compris pourquoi j'étais résolument attirée par toi et pourquoi je n'ai pas pu éviter de m'approprier les personnages de *La Vie suspendue*.

*Papa est sur son lit de mort à l'hôpital Jean-Talon. Il ne faut pas qu'il parte. Il y a trop de choses mal réglées entre nous. C'est moi. C'est si beau. Beau comme moi. Et il y a un mourant qui attend, c'est quelqu'un que j'ai toujours appelé papa, écrivais-tu.*

Et comme pour se sortir de l'emprise de toutes ces morts, tu ajoutes: *On affiche un visage contrit, mais au fond, on a moins de peine que de peur / suis pas pressé, les gars!*

Cette œuvre est tout de même de celles que l'on regrette quand on est écrivain, n'est-ce pas? Parce que les gens ne peuvent pas comprendre l'écrivain de la famille qui s'abroge tous les droits de juger, d'expliquer, même s'il s'égratigne lui-même au passage pour alléger la stupeur

des autres. Mais ils doivent accepter. Ou non, mais ils doivent se taire à jamais.

Il y a dans ce roman, comme dans certains de tes autres, une vérité redondante, celle de la peur de la pauvreté, de l'insécurité : *« Je vais d'abord me sortir de la pauvreté, de l'insécurité, mais ce sera finalement d'habiles et efficaces petits albums pour divertir les amateurs. Je pourrais ensuite me livrer entièrement à la peinture. J'égalerais Riopelle. J'aurais plusieurs ateliers, un à Paris, l'autre à New York. Fini de remplir de gouaches des suites de petits carrés à la queue leu leu. »*

Lire tout Jasmin : que l'aventure est rafraîchissante ! Et si envahissante.

Bien sûr, il y a le style Jasmin comme il y a le style Marie-Claire Blais. Mais je te refuse l'appellation d'auteur populaire quand on sait à qui les médias apposent ce genre. Tu n'es pas un auteur de romans populaires et tu réfutes tous ces sinistres auteurs qui offrent des ateliers d'écriture ou pire, des auteurs qui proposent, pour plusieurs centaines de dollars, un week-end « pour montrer à écrire à leurs semblables ». Tu ne te gênes pas pour lancer tes opinions sans équivoque. Tu frappes. Tu tonitrues. Mais tout, absolument tout provient de ton cœur.

### **Pleure pas, Germaine (Hexagone 1965)**

Chroniques d'une fuite vers le pardon. Voilà comment je nommerais cette œuvre. Merveilleuse œuvre qui me persuade tellement de ton immensité d'écrivain.

Gilles Bédard, le narrateur, qui met du temps à devenir attachant à cause de ses réflexions machistes piquetées de moments de tendresse envers ses enfants, demeure la voix la plus puissante des années 1960 de la littérature québécoise. La langue est celle de mon enfance, de mon Verdun natal. Celle de mes parents, celle que j'ai retrouvée avec émotion.

Ce désir de vengeance qui tenaille Gilles Bédard, vengeance qui s'éteindra lorsqu'il acceptera d'entendre la vérité de la bouche même de Michel Garant, est tellement puissant que je me suis mise à souhaiter qu'il l'assouvisse

enfin. Ma lecture n'a été interrompue par aucune longueur, aucun passage ennuyeux. *Pleure pas, Germaine s'est laissé lire comme une révélation. Des phrases m'ont marquée. J'y ai retrouvé Clémence Des Rochers, Yvon Deschamps. « Au fond, les femmes sont dures. On le sait pas assez. Les femmes sont dures. » « On pense que ça ne pense pas des enfants. Ça pense. Ça vit, ça pleure, ça a des idées. »*

Gilles Bédard est comme tous les ouvriers à la petite semaine que j'ai connus durant toute mon enfance. Mais il a quelque chose de troublant. *« Un homme qui fait la tortue, qui fait la baleine, un homme qui fait rire ses enfants, il n'y a pas de danger, c'est un bon homme. »* Quand on connaît son désir de vengeance, quand on comprend qu'il entraîne toute sa famille dans une vieille voiture de Montréal à Bonaventure en Gaspésie juste pour se venger du présumé assassin de sa fille Rolande, on perçoit le pathétisme de la situation. On suit la famille, Germaine et son *cream-soda* peignant les cheveux de sa petite dernière ; Ronald et son imaginaire débridé et son amour des chiens : *Ronald s'attache pas à ses chiens, y doit penser que la terre est remplie de chiens partout et qu'il en trouvera toujours de plus en plus* ; Murielle qui exploite sa vie de jeune femme jusqu'à martyriser son père à cause du souvenir de Rolande ; Albert et sa bonne volonté et sa passion pour la musique ; et Janine, toujours juchée dans un arbre quelque part.

*Et l'humiliation, c'est l'humiliation. Y a pas plus fier qu'un pauvre, tout le monde sait ça, j'le sais le premier.*

*Je m'attendris, je m'attendris, ce doit être ça vieillir.*

*Y a qu'à suivre la route. Ça fait ben des années que je suis la route, toute une route notre existence, pleine de bosses, de trous, une route cahoteuse en démon, un chemin de misère, de vache enragée.*

Gilles Bédard est un personnage puissant à cause de l'énorme changement qui se crée à mesure que le roman avance. On apprend à l'aimer parce que tu sais décrire les scènes avec tellement de poésie. De mufler qu'il est au début, tu en fais un petit chiot qui sollicite la caresse de la main. Germaine, comme toutes les autres mères que je connais dans ton œuvre, est une femme dévouée et sen-

sible à qui il faut cacher les éléments qui pourraient assombrir son petit bonheur. Lorsqu'on apprend qu'elle savait comment était morte sa fille Rolande, on ne peut s'empêcher d'avoir une pensée tendre pour elle. Comme si elle avait été, au fond, la plus forte de tous.

*Être un long membre qui a trouvé un corridor de soie, de laine douce, chaude comme un passage secret et me faufiler, me faufiler... que c'est bon, Germaine.*

Et les derniers mots de ton livre nous plongent aussitôt dans une réflexion troublante :

*Nous autres, les cassés, on a pas les moyens de pardonner. Ça fait qu'on oublie... qu'on se retourne, pis on s'en va ailleurs, pis on continue.*

Je suis restée fixée à la réflexion qui oppose les féministes et ces femmes qui feraient n'importe quoi pour leur homme. J'ai surtout souri en songeant à toi qui nous as donné là une bonne leçon de tolérance et qui a perpétué, tel qu'on nous l'a enseigné, l'idée que le mariage est pour la vie et que la femme doit respect et dévotion à son mari. Personnellement, je dois dire qu'un peu ringarde, cette dernière solution est encore actuelle et donne parfois d'étonnants résultats. L'amour vainc toujours ? Je me le demande encore.

En tout cas, j'ai passé de très bons moments de lecture parce que tu t'y connais en mouvement, en trame effrénée, en dialogues courts et efficaces et surtout, en sentiments contradictoires. Je te soupçonne cependant de rêver qu'il y ait encore de ces femmes soumises qui pardonnent toutes tes frasques, si jamais tu t'en avérais coupable.

Ton cas m'apparaît parfois pathétique. Plusieurs Québécois qui frayent dans le milieu de la littérature et des médias ont la vue embrouillée par le personnage exotique que tu revêts. Ta barbe blanche bien taillée, ton regard intense surplombé par des sourcils à la Languirand, et surtout ta vivacité légendaire qui t'empêche de tenir en place, nuisent peut-être à la tranquillité que l'on attend d'un écrivain. Toutefois, je sais que tu es le seul d'entre nous qui sache si bien allier le quotidien et la carrière d'écrivain public ; qui ne vit nulle part ailleurs que dans la réalité ; qui mérite une immense place dans la vie littéraire



québécoise. Et comme chantait *le petit gros* des Classels : n'attendons pas qu'il soit trop tard.

J'ai accepté finalement de ne pas faire partie de tes proches, mais je suis fière d'être une lectrice silencieuse de ton œuvre. Jamais je n'oublierai ces bons moments d'écriture en ta compagnie car c'est à compter de ce moment-là que la réflexion a réellement commencé. Merci.

*Francine Allard, ta meringue sucrée*